



Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

37 | 2006

Quoi de neuf en Histoire Ancienne ? Le diable au
Moyen Âge

La crise de l'Italie impériale et la concurrence des provinces

André Tchernia



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3252>

DOI : 10.4000/ccrh.3252

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 137-156

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

André Tchernia, « La crise de l'Italie impériale et la concurrence des provinces », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 37 | 2006, mis en ligne le 20 septembre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3252> ; DOI : 10.4000/ccrh.3252

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

La crise de l'Italie impériale et la concurrence des provinces

André Tchernia

- 1 « Un fantôme innomé mais pressant rôde autour des travaux de ce colloque : celui de la crise de l'Italie impériale ». Ainsi Domenico Vera commençait-il en 1992 une intervention dans un colloque sur l'Italie d'Auguste à Dioclétien¹. L'idée remonte, comme on le sait, à Rostovtzeff, qui, dans sa *Social and Economic History of the Roman Empire*, a, en 1926, pris le contre-pied de l'image traditionnelle depuis Gibbon de l'âge d'or des Antonins : la période qui s'étend de Trajan à Marc-Aurèle était pour ce dernier la plus florissante de l'Empire romain. Rostovtzeff y voit au contraire se développer une grave crise, due à l'écrasement économique de l'Italie par les provinces². Contestée, transformée et reprise, cette vision occupe depuis les années soixante-dix une grande place dans les débats historiographiques.
- 2 Le schéma de Rostovtzeff, abondamment répété dans son livre, est le suivant : les domaines agricoles les plus efficaces, *run on scientific lines*, avant tout en vue de produire de l'huile et du vin, étaient en Italie, à la fin de la République et au début de l'Empire, entre les mains d'une classe moyenne (il parle de « bourgeoisie »); sous les Julio-Claudiens, l'émancipation économique des provinces a fermé les marchés d'exportation dont disposaient ces productions, ce qui a appauvri les propriétaires et ces domaines de moyenne dimension ont été achetés par de « gros capitalistes » qui les ont conduits selon une mentalité de rentier, cherchant, plutôt que des profits marchands, des rentes faibles et sûres. La disparition de l'agriculture savante et productive et celle de la classe moyenne vont de pair. Rostovtzeff insiste sur le caractère graduel de ces phénomènes, et si leur point de départ et les premiers effets sont assez bien situés dans le temps (l'époque Julio-Claudienne et la fin du 1^{er} siècle), leur achèvement l'est moins : dans la première moitié du 11^e siècle l'Italie est encore bien cultivée³, sa ruine, dont il est question à plusieurs reprises, a dû intervenir ensuite, mais cela n'est pas clairement précisé.
- 3 Si personne ne se hasarde plus à parler de bourgeoisie, même en italiques et à penser que les grandes villas productrices étaient la propriété d'une classe moyenne, le schéma de Rostovtzeff, d'abord transformé au profit d'une explication fondée sur les contradictions

internes du « mode de production esclavagiste », a été par la suite en grande partie retenu, avec des variantes, dans les exposés sur la crise de l'Italie impériale. Les grands éléments restent, du côté des faits, la ruine supposée de l'oléiculture et de la viticulture (ce que Rostovtzeff appelait « agriculture scientifique » étant devenu, sous l'effet des découvertes archéologiques, « le système des villas ») et, du côté des explications, la concurrence des provinces et l'accroissement de la taille des domaines, qui auraient rendu peu rentable l'usage d'une main d'œuvre servile. Un autre système productif, plus tourné vers la céréaliculture ou l'élevage (Rostovtzeff le disait déjà), s'est progressivement mis en place.

- 4 Cette thèse, qui a longtemps fait autorité en Italie, y a été plus récemment soumise à de fines analyses de la part d'historiens⁴ qui ont apporté beaucoup de nuances et de complexité historique au radicalisme d'un Andrea Carandini, qui avait fini par écrire tout net que « l'âge d'or des Antonins a été pour l'Italie le moment de la ruine »⁵. En dernier lieu, dans un article lumineux, Andrea Giardina a montré que pour une bonne part la confusion de la discussion naissait de l'ambivalence du mot crise, pris tantôt dans son sens le plus courant : une phase brutale de régression, tantôt dans le sens marxiste de lent épuisement d'une forme économique et sociale préparant son passage à une autre⁶. Il introduit un facteur essentiel encore non pris en compte : le changement dans les sources d'approvisionnement d'esclaves. Les arrivées massives de prisonniers des guerres de conquête, et les achats faits aux pirates en Orient ou aux chefs des tribus gauloises ont cessé sous l'Empire. On a eu bien davantage recours aux esclaves nés et élevés sur place, ou à la récupération des enfants exposés. À la main d'œuvre servile adulte venue de loin et déracinée s'est substituée une main d'œuvre servile d'origine proche qu'on ne pouvait utiliser de la même façon, ce qui a conduit à des modifications dans la structure de la production. Andrea Giardina met aussi en évidence les difficultés que présente la théorie de la concurrence des provinces : les différences dans le mode de production qui expliqueraient le succès provincial ne sont pas connues (de fait pour Rostovtzeff c'est au contraire l'adoption du mode de production italien dans les provinces qui en est la cause) ; la vision d'une agriculture italienne organisée partout selon le même mode est abusive ; surtout trop de distance chronologique sépare la fin des exportations italiennes, (dès l'époque d'Auguste, comme le montrent maintenant les données des amphores), et les changements dans la structure de production. Andrea Giardina retient cependant dans sa conclusion qu'on ne peut chercher une explication monocausale à un phénomène aussi complexe, et il admet la concurrence des provinces comme cause conjointe de l'extinction du système des villas tel qu'il existait à la fin de la République.
- 5 Le débat étant maintenant bien avancé, mais non clos, il n'est pas inutile de revenir, en partant de Rostovtzeff, sur les rapports qu'ont entretenus et qu'entretiennent dans cette affaire les données de base et les systèmes interprétatifs. Je le ferai, pour me concentrer sur mon domaine de compétence, en m'appuyant principalement sur les objets céramiques.

- 6 Dans la masse ébouriffante de connaissances mises en œuvre par le grand historien russe, il n'est pas toujours facile d'identifier les sources et les faits qui fondent la théorie et de relier références précises et déductions. Si l'on considère que l'on est dans un système à somme constante, on peut bien entendu déduire le déclin de l'Italie du développement de

la production dans les provinces, qui saute aux yeux maintenant plus encore qu'au temps des descriptions déjà éloquentes de Rostovtzeff. Si maintenant on cherche dans la *Social and Economic History* des signes positifs de déclin, on n'en trouve, me semble-t-il, que quatre : le remplacement dans les provinces de la céramique sigillée arétine fabriquée en Italie par de la céramique gauloise et la présence de celle-ci à Pompéi⁷ ; la non-reconstruction des villes détruites par le Vésuve⁸ ; l'avantage pris par Ostie sur Pouzzoles, qui n'aurait plus pu tirer parti des cargaisons de retour que lui fournissait auparavant la prospérité agricole de la Campanie⁹ ; l'édit de Domitien sur la surproduction de vin¹⁰.

- 7 Les trois derniers arguments ont reçu des interprétations différentes ou des infirmations sur lesquelles je ne reviens pas¹¹. Je m'arrêterai en revanche un moment sur le cas des céramiques sigillées.

La céramique Sigillée italique

- 8 On admet maintenant qu'au moins pour les vases non décorés, il n'y a pas de solution de continuité entre ce qu'on appelle la céramique arétine et celle qu'on appelle tardo-italique, qui a été produite jusqu'au milieu du II^e siècle de n. è. Mais la qualité de la première est bien meilleure que celle de la seconde, et sa diffusion est beaucoup plus grande. On la trouve à l'époque d'Auguste sur toutes les côtes du bassin méditerranéen et un peu partout en Gaule ; là, une partie importante des vases vient de « succursales » établies à Lyon. Puis elle se retire au moment du règne de Tibère, et sa place est occupée dans une certaine mesure par la vaisselle du sud de la Gaule, particulièrement celle des ateliers de La Graufesenque près de Millau. On trouve leurs productions même en Italie. Ce phénomène n'a pas manqué de contribuer aux arguments de Rostovtzeff. Mais il a depuis été réévalué et peut être réinterprété.
- 9 Il y a longtemps que la présence de vases de Gaule du sud à Pompéi a paru emblématique du succès de la concurrence gauloise et du déclin des capacités productives de l'Italie. Dès les premières années du XX^e siècle, Joseph Déchelette en publiait dix-huit, qu'il avait pu voir dans les musées de Naples et de Pompéi. Sa conclusion est si proche des idées et même de la terminologie de Rostovtzeff qu'on s'étonne que ce dernier ne l'ait pas citée :
- Le développement de l'industrie sigillée dans les provinces de l'Empire avait créé aux fabriques de l'Italie une redoutable concurrence et nécessairement entraîné l'avitissement des prix.[...] La renommée et la prospérité des produits arrétins sombrèrent dans cette lutte industrielle où la Gaule triompha¹².
- 10 Les observations de Déchelette devaient recevoir un peu plus tard une confirmation qui a paru encore plus spectaculaire, et sur laquelle cette fois Rostovtzeff s'est appuyé : la publication en 1914 d'une caisse non déballée trouvée le 4 octobre 1881 dans une maison de Pompéi. Elle contenait, à côté de lampes d'Italie du nord, quatre-vingt-dix bols de La Graufesenque¹³. On tenait là un bel exemple de la concurrence victorieuse de la vaisselle gauloise sur la vaisselle italienne, et la caisse est encore quelque fois invoquée aujourd'hui. Pourtant, dès 1977, Giuseppe Pucci a repris l'étude d'ensemble de la céramique sigillée de Pompéi et démontré que la céramique de Gaule du sud n'y occupait qu'une place marginale (14 %), après la sigillée orientale (28 %) et surtout la tardo-italique (57 %). La très grande majorité des vases gaulois est ou décorée ou couverte d'un vernis versicolore qu'on appelle marbré¹⁴. Sauf en ce qui concerne les sigillées orientales, qui y sont beaucoup plus rares qu'à Pompéi, les mêmes observations ont été faites plus

récemment par Archer Martin et Giorgio Rizzo sur la céramique de Rome et d'Ostie¹⁵ : la céramique italique forme de loin la plus grande part des céramiques fines ; la sigillée sud-gauloise apparaît en petit nombre à la fin du règne de Claude et sous Néron, monte à des pourcentages compris entre 7 et 15 % sous les Flaviens et revient à 5 % sous Trajan avant de disparaître. Là encore, les vases décorés ou marbrés sont en très grande majorité. Ce n'est pas le cas des vases italiques, où le décor a même totalement ou presque totalement disparu pendant la période qui va de Claude à Domitien.

- 11 La sigillée arétine sous Auguste était un produit élégant, soigneusement fini, et décoré, quand il l'était, de reliefs artistiquement modelés à l'imitation de la toreutique. Il visait un créneau commercial difficile : celui d'une vaisselle de grande qualité faite avec un matériau irrémédiablement vil, au moins aux yeux de Romains d'Italie : la terre-cuite. Au I^{er} siècle de n. è., le verre se répand de plus en plus. Dans les réserves de Pompéi, les vases de verre sont plus abondants que la céramique fine. Cependant, à la différence de la céramique, le verre reste fondamentalement un matériau de qualité¹⁶. Il a occupé l'espace qui s'étendait entre l'argenterie et la vaisselle plébéienne. Celle-ci ne pouvait qu'évoluer vers une production aussi bon marché que possible. De là la dégradation de l'arétine. La sigillée gauloise, avec ses vases décorés et l'original vernis marbré, a satisfait en Italie le petit nombre des nostalgiques de l'arétine augustéenne, rien de plus.

Les amphores et les villas

- 12 Le sort de la céramique arétine n'est plus guère invoqué dans les discussions sur la crise de l'Italie impériale. Cette source a été balayée par les comptages d'amphores de différentes provenances sur les sites de consommation, l'identification et la datation des ateliers qui les produisaient, et les prospections de terrain qui cherchent à mesurer les changements dans la densité d'occupation et le mode d'exploitation du sol. Ils constituent les nouveaux fondements qui ont permis de reprendre la théorie de Rostovtzeff sur d'autres bases, et sans trop se soucier de la chronologie qu'il avait proposée (ou passée sous silence). Mais la combinaison de ces nouveaux fondements ne va pas de soi. Si l'on a d'abord tenté de les considérer comme parallèles ou au moins compatibles¹⁷, il a fallu se résoudre à constater que leur chronologie était différente¹⁸.
- 13 Ni le témoignage des amphores, ni celui des prospections au sol ne sont à l'abri de la critique. Celui des amphores pour deux raisons : les changements sont évalués au vu de pourcentages qui ne représentent pas des quantités absolues et ne tiennent pas compte des modifications démographiques ; on devrait aussi tenir compte de l'existence à leur côté d'autres conteneurs, comme les outres sur de faibles distances, le chargement en vrac dans les navires, et, à partir d'un moment discuté, les tonneaux. Celui des villas, parce que très peu d'entre elles ont été véritablement fouillées, que leur datation dans les prospections est en général fondée sur l'examen des restes de poterie en surface, qui n'indiquent pas les transformations possibles dans la destination de l'habitat, et parce que les prospections portent souvent sur une étendue de terrain trop restreinte pour avoir prétention à la représentativité¹⁹. On manque en outre d'une étude de la chronologie des villas qui rassemblerait le grand nombre d'indications éparses et appuierait les pourcentages sur des chiffres et des références précises. L'expérience prouve toutefois que ces réserves ne sont guère audibles, car elles compromettraient le discours historique qu'on veut tirer des observations archéologiques.

- 14 En les mettant pour l'essentiel, ou pour le moment, de côté, il faut trouver une méthode pour confronter les deux sources, plutôt que de les raccorder au prix d'ajustements forcés, ou de se limiter à constater globalement leur divergence. On peut tenter de partir des données les mieux établies fournies par les amphores, pour examiner en parallèle, à chronologie identique, les observations faites au sol, du moins dans le versant tyrrhénien de l'Italie centrale, qui est la zone la plus prospectée.

À la fin de la République

- 15 Il y a déjà longtemps qu'a été reconnue et soulignée l'extraordinaire abondance en Gaule des tessons d'amphores républicaines du versant tyrrhénien de l'Italie, les Gréco-italiques et les Dr. 1 : des centaines de milliers ou des millions d'amphores trouvées sur des centaines ou des milliers de sites. Dans un ouvrage magistral, Matthieu Poux vient de renouveler l'interprétation de ces vestiges, ne se contentant pas de s'extasier sur leur quantité, mais examinant à échelle presque microscopique leur enfouissement et leur répartition. Ils témoignent, conclut-il, d'un usage rituel et cérémoniel du vin, lors d'assemblées civiques, guerrières et religieuses, où se combinaient un évergétisme festif et des rituels avec : « [...] sacrifices d'amphores et libations dispendieuses [...]. Le paysage archéologique de la Gaule des II^e et I^{er} siècles av. J.-C. est dominé par les reliefs de ces cérémonies à grande et petite échelle, alimentées par des milliers de litres de vin importé²⁰ ». Importé bien évidemment auprès de négociants romains par les chefs des populations gauloises, la noblesse et les druides.
- 16 La chronologie de cet « âge du vin » est maintenant assez bien établie. Les amphores gréco-italiques apparaissent dès la fin du III^e siècle en Gaule méridionale. On commence à la fin de la première moitié du II^e siècle à en rencontrer en Gaule centrale et en Gaule du nord, parfois dans les endroits les plus inattendus, comme les trois cents amphores de Paule, au cœur de la Bretagne, datant pour beaucoup du troisième quart du II^e siècle. Les quantités deviennent spectaculaires à la fin du II^e siècle. Mais ces importations ne durent pas très longtemps : elles déclinent déjà très fortement au milieu du I^{er} siècle, déclin qui, selon certains, s'amorcerait même avant la Guerre des Gaules²¹. Toutefois, Matthieu Poux privilégie, parmi les diverses hypothèses qui pourraient expliquer leur arrêt, une interdiction par le pouvoir romain de ces assemblées potentiellement séditeuses.
- 17 À l'intérieur de ce cadre, des observations récentes mettent en relief, du moins en Gaule centrale²², la place au cœur de la période des amphores d'Étrurie centrale produites par les ateliers de Cosa et Albinia, de part et d'autre de la presqu'île d'Orbetello. Chez les Éduens et les Arvernes, à des importations d'origine diversifiée, où la Campanie tenait une place importante, s'ajoute dans les dernières années du II^e siècle ou les premières années du I^{er} siècle une quantité très importante d'amphores venant de ces ateliers. Elles deviennent très largement majoritaires. Cela dure un demi-siècle ; dans les dernières années des arrivées de vin italien, la diversité redevient la règle²³.
- 18 La fin du grand marché constitué par la demande gauloise dans sa spécificité culturelle est donc antérieure à la fin de la République. Il reste ensuite en Gaule des amphores italiennes, mais les découvertes sont bien loin de jamais revêtir le caractère massif de celles que nous venons de voir. Les exportations de vin de la côte tyrrhénienne, particulièrement celles d'Étrurie centrale, mais aussi celles du Latium du sud et de la Campanie ont donc subi une réduction drastique avant le début de l'Empire. Ailleurs,

quand on trouve encore à l'époque d'Auguste des séries importantes d'amphores à vin italiennes, comme à Carthage ou récemment à Pola, il semble bien s'agir d'expéditions de colons récemment implantés. Avant de créer leurs propres vignobles, ils ont fait venir leur vin de la métropole. Mais cela ne pouvait pas durer bien longtemps.

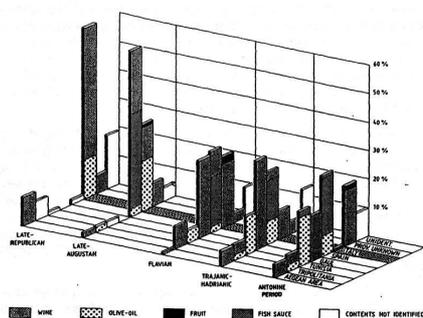
- 19 On ne retient pas le triumvirat et le règne d'Auguste comme une époque de crise des villas esclavagistes en Italie. Il vaut cependant la peine d'examiner ce qu'ont noté pour cette période les auteurs des prospections au sol les plus approfondies.
- 20 En Étrurie centrale, dans l'*ager Cosanus*, les villas ont été construites entre la fin du II^e siècle et 40 av. J.-C. Une fouille particulièrement poussée et complètement éditée a rendu célèbre celle de Settefinestre, dont les vicissitudes jouent un grand rôle dans les débats sur le système des villas et le mode de production esclavagiste²⁴. Construite vers 40, elle est une des plus tardives de la région²⁵. Contrairement à celles qui existaient antérieurement, elle n'a pas bénéficié des grandes exportations vers la Gaule, et son existence n'est pas liée au commerce avec les provinces. Sa construction illustre un changement d'orientation du commerce, sauf s'il s'agit d'une erreur de stratégie commerciale, un archaïsme, réparé rapidement par une reconversion. La villa a en effet produit du vin jusqu'à l'époque de Trajan. En règle générale les prospections dans d'autres régions ont aussi montré que la majorité des villas productrices de l'Italie centrale tyrrhénienne ont été créées entre le milieu du second siècle av. J.-C. et la fin de la République. L'implantation du système des villas est donc bien contemporain des grandes exportations, mais la plupart de ces villas ont perduré bien au-delà.
- 21 Il y a cependant quelques exceptions, comme dans le territoire d'Itri, entre Fondi et Formies, mais un peu à l'intérieur des terres : beaucoup de villas y ont eu la vie courte et disparaissent avant l'Empire²⁶. Dans l'*ager Cosanus* au moment où se construit la villa de Settefinestre, la petite propriété disparaît pour l'essentiel, ou achève de disparaître. Les auteurs des prospections ont bien noté à cet égard une crise tardo-républicaine²⁷. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici une remarque de Jean-Pierre Vallat, pour qui une villa comme celle de Settefinestre a pu en même temps pratiquer la polyculture et produire de l'huile et du vin, alors que les petites fermes ont pu préférer se spécialiser dans une production commercialisée à forte valeur ajoutée²⁸.
- 22 Les années 40-30 ont vu les types d'amphores à vin utilisés en Italie changer complètement. Sur la côte tyrrhénienne, les Dr. 1 sont remplacées par les Dr. 2-4 imitées des amphores de l'île de Cos. En Campanie, sur le territoire du Falerne, Paul Arthur a noté à cette occasion un déplacement des ateliers d'amphores. Ceux qui ont produit des Gréco-italiques et des Dr. 1 s'alignaient sur la côte au sud de Sinuessa. Ceux des Dr. 2-4 sont plus à l'intérieur des terres, dans la zone même du vignoble du Falerne. Paul Arthur suggère que ce déplacement pourrait refléter l'installation des ateliers directement sur les domaines. Une évolution parallèle se serait déroulée sur le Liris et en Étrurie méridionale. Les centres d'embouteillage ne sont plus liés à la mer et ne sont plus entre les mains des négociants²⁹. Il remarque aussi que bon nombre des contrepoids de pressoir qu'il a observés appartiennent à des sites abandonnés avant le début de l'Empire. Plus précisément, les premiers sites abandonnés à cette époque sont des sites de hauteur mal desservis, sur le Mont Massique par exemple³⁰. Ailleurs, d'autres ateliers d'amphores ont disparu avec les Dr. 1, à Dugenta, sur le Vulturne, à une cinquantaine de kilomètres de l'embouchure, donc bien à l'intérieur des terres, et même au bord de la mer, à Astura dans le Latium et à Gravisca en Étrurie méridionale.

- 23 À la même époque, pour passer de l'autre côté de l'Italie, c'est l'oléiculture d'Apulie-Calabre et ses amphores qui disparaissent. Quoique Daniele Manacorda propose une autre interprétation (un choix délibéré en faveur de l'élevage)³¹, un effet de vraie concurrence paraît dans ce cas vraisemblable, puisque les amphores dites de Brindes ont, avant de disparaître, coexisté pendant un certain temps avec celles d'Istrie et de Bétique, dont la production et l'exportation vont se développer considérablement.
- 24 On voit donc que les données proposées par les amphores exportées ne sont pas sans rencontrer quelques constatations cohérentes des prospections, auxquelles on pourrait donner plus de poids que l'on ne le fait en général. Mais, avec la fin des grandes exportations, c'est d'abord un système commercial qui s'est nécessairement effondré : celui des négociants qui organisaient le transport du vin et son échange principalement contre des esclaves. Ces négociants se fournissaient vraisemblablement d'abord auprès des grandes villas, mais ils pouvaient aussi s'adresser à de petits propriétaires en assurant ainsi la commercialisation de leurs produits. À une époque où le vin était une monnaie d'échange privilégiée avec les barbares et où les termes de l'échange étaient particulièrement inégaux, même les zones marginales ont pu commercialiser avec profit leur vin à distance, ce qui ne sera plus le cas ensuite. Il est probable que le vignoble des zones côtières de l'Italie centrale a atteint son extension maximale vers la fin de la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. et qu'il ne la retrouvera pas tout à fait par la suite.
- 25 Une contre-épreuve est offerte par les recherches récentes sur les territoires de Pise et de Volterra. Beaucoup d'ateliers d'amphores ont été identifiés aussi dans cette région de l'Étrurie septentrionale, dont quelques-uns remontent au III^e siècle av. J.-C. et ont produit des Gréco-italiques et des Dr. 1. Mais, au vu des recherches conduites jusqu'à présent, très peu de ces amphores semblent avoir atteint les sites au nord de la Méditerranée³². Or, à la différence du cas de l'*ager Falernus*, tous les ateliers qui ont produit des Gréco-italiques et des Dr.1 ont aussi produit des Dr. 2-4 et même des amphores plus tardives, jusqu'aux IV^e et au V^e siècle de n. è. À la différence de l'*ager Cosanus*, plusieurs ateliers commencent leur production avec les Dr. 2-4. Des villas sont construites sous Auguste et après son règne. La population rurale croît fortement au I^{er} siècle de n. è.³³.
- 26 Le contraste est donc grand entre deux territoires qui ne sont distants que d'une centaine de kilomètres. C'est un avertissement contre toutes les généralisations qui étendent à l'Italie les conclusions tirées de l'étude d'une ou deux zones. C'est aussi la preuve que le développement des villas et des cultures commerciales pouvaient se produire indépendamment des marchés provinciaux, ou en ne les utilisant que très marginalement. L'idée que tout le développement de la viticulture et de l'oléiculture italiennes sous la République a reposé sur le commerce outre-mer, a de toute façon peu de vraisemblance historique. La région de *Cosa* est la seule pour laquelle on pourrait supposer une spécialisation dans ce sens. En outre, plus le temps a passé, plus l'importance économique écrasante de la consommation de Rome s'est affirmée³⁴. Il y avait là, de très loin, le plus important marché du monde.
- 27 Quand l'organisation du commerce avec la Gaule indépendante s'est effondrée, les propriétaires les plus puissants ont dû réorienter leurs ventes dans ce sens. Beaucoup de villas ont maintenu leur production, même si les bénéfices considérables que le vin avait procurés à leurs propriétaires se sont affaiblis et s'ils ont été contraints à une politique plus attentive. Cela se voit peut-être dans la concentration de la propriété aux I^{er} et II^e siècles et dans la disparition, à Settefinestre entre autres, de quelques-unes des luxueuses

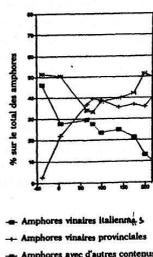
partes urbanae de ces villas. Les propriétaires plus modestes et moins puissants, qui dépendaient des négociants au lieu de les dominer, ont eu plus de difficultés.

Aux I^{er} et II^e siècles de notre ère

- 28 Pour l'Empire, les données les plus nettes sur le commerce des amphores viennent des comptages effectués dans les grands centres de consommation. En 1981, Clementina Panella a publié un graphique devenu célèbre portant, pour l'époque d'Auguste, sur les amphores trouvées en grand nombre à Ostie dans un dépôt destiné à l'assèchement d'une zone marécageuse proche de la ville, et, pour les périodes ultérieures, sur les tessons recueillis dans les stratigraphies des fouilles des Thermes du Nageur³⁵. Le pourcentage des amphores vinaires italiennes par rapport aux autres s'effondrait d'à peu près 50 % entre la République et l'époque d'Auguste et continuait à descendre sur un rythme voisin jusqu'à la fin des Antonins, au bénéfice des vins d'Espagne et de Gaule. À la fin, les productions italiennes avaient pour ainsi dire disparu. Malgré les correctifs que l'auteur commençait déjà à apporter pour la dernière période dans un *addendum* qu'on a sans doute peu lu, ce graphique a été souvent reproduit et a longtemps fait autorité. La consommation d'Ostie, le port de Rome, paraissait si représentative qu'elle pouvait servir de base à une vision de l'évolution des productions italiennes en face des productions provinciales. Quelques modifications aux chiffres d'Ostie ont été apportées depuis par Clementina Panella elle-même, mais surtout elle y a ajouté des comptages effectués sur le matériel de fouilles de Rome³⁶. On s'est aperçu que les chiffres pouvaient différer sensiblement entre les deux villes, aussi bien pour la céramique que pour les amphores³⁷. C'est ainsi que les amphores qui descendaient par le Tibre se comptent au I^{er} et au II^e siècle en beaucoup plus grand nombre à Rome qu'à Ostie. Les amphores gauloises et même celles de la région du Vésuve sont en revanche plus nombreuses à Ostie qu'à Rome. La sigillée italique de Rome vient presque exclusivement d'Arezzo et de la basse vallée du Tibre³⁸, alors que celle des ateliers pisans occupe à Ostie au moins autant de place. Les marchés du port de Rome et de la ville de Rome n'étaient pas fusionnels ; les 35 km de remontée ou de descente du Tibre, pourtant si fréquenté et si bien aménagé, ont formé dans certains cas une séparation non négligeable. Il faut rapprocher cela de phénomènes de diffusion côtière à plus vaste échelle : la céramique arétine et plus tard la céramique africaine se retrouvent sur tout le pourtour de la Méditerranée, mais elles ne pénètrent loin de la côte, pour la première, qu'en Gaule et sur le Danube, pour la seconde, qu'en Italie et en Grèce. Loin de la mer, les problèmes de transport brisaient la continuité du marché.
- 29 Il n'y a pas de nouvelle donnée sur les amphores de la République et de l'époque d'Auguste, et il n'y a aucune raison de ne pas retenir l'effondrement en pourcentage entre la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. et l'époque d'Auguste : de 95 % des amphores vinaires les amphores italiennes passent à seulement 55 %. Cela n'est pas inattendu, à un moment où l'on voit arriver, en particulier d'Hispanie, des produits qui n'existaient pas auparavant. Il est difficile de se prononcer sur la diminution (ou l'absence de diminution) en quantité absolue que peut représenter cette chute dans une période où la population de Rome a certainement beaucoup augmenté.

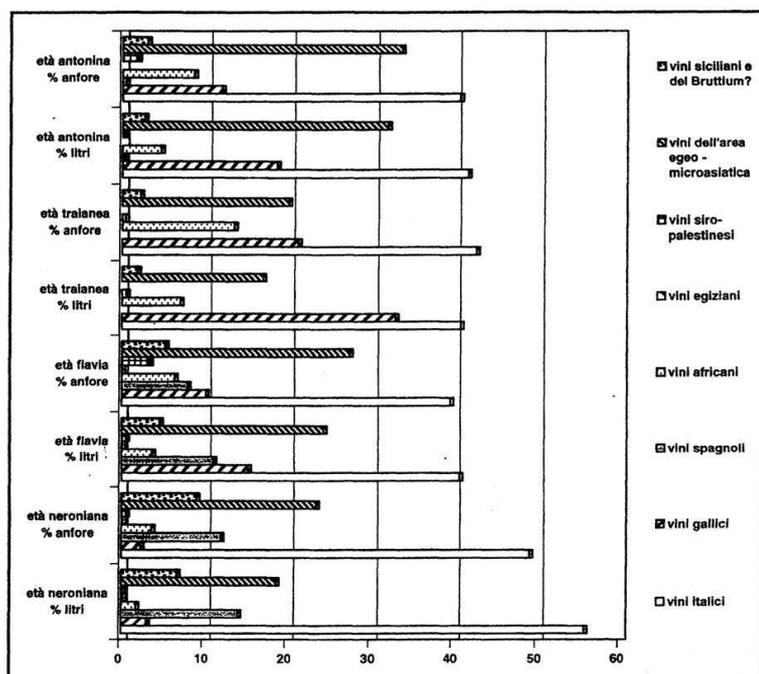


Panella, 1981 (Ostie, toutes les amphores).



Panella, Tchernia, 1992 (Rome ou Ostie selon les cas ; toutes les amphores, divisées en amphores vinaires provinciales ou italiennes et autres contenus).

- 30 Pour les périodes suivantes, nous disposons d'un ouvrage récent qui présente des chiffres fondés sur plusieurs fouilles de Rome entre Néron et Antonin³⁹. Il n'y a guère de différence entre les chiffres d'Ostie sous Auguste et ceux de Rome sous le règne de Néron. Une nette diminution de la part italienne intervient en revanche entre Néron et l'époque flavienne (elle passe de 55 % à environ 40 %), mais, l'échantillonnage retenu venant presque entièrement de sites postérieurs à 80, on doit prendre en compte la disparition des vignobles de Pompéi et du Vésuve en 79. L'ensevelissement brutal d'un vignoble aussi important a forcément eu des répercussions sur le commerce et sur les plantations. Il faudrait du reste ne pas oublier non plus le tremblement de terre de 62 dans la même région et ceux qui l'ont suivi : sans détruire le vignoble, ils ont affecté la population et les villas et gêné, au moins pour certaines années, la production de vin⁴⁰.
- 31 Par la suite, les proportions des amphores italiennes et des amphores provinciales sont à Rome rigoureusement stables jusqu'à Antonin. Dans l'état actuel des données, les tableaux des pourcentages d'amphores vinaires provinciales et italiennes n'offrent donc, sous l'Empire, jusqu'en 160, aucun point de rupture nette, si ce n'est celui bien prévisible de l'éruption de 79. La phrase d'Andrea Giardina, dans l'article que j'ai pris comme référence, « entre l'époque d'Auguste et celle des Antonins s'est en tout cas achevée la parabole descendante de la production vinicole des villas esclavagistes italiennes »⁴¹, n'est pas vérifiée par les données récentes, sauf si l'on admet que des vignobles n'appartenant pas à des villas esclavagistes ont pris le relais de la production.



Rizzo, 2003 (Rome ; amphores vinaires entre elles).

- 32 La continuité globale de la consommation de vin italien à Rome ne veut pas dire que les vignobles italiens sont tous restés stables. Elle masque au contraire un changement profond. À la fin du règne de Néron, apparaissent dans les comptages les amphores que Giorgio Rizzo appelle « de la moyenne et basse vallée du Tibre »⁴². Elles représentent déjà un pourcentage non négligeable des amphores vinaires (9,9 %, ou en volume du contenu, 7 %), tout en restant bien loin des amphores de l'Italie centrale tyrrhénienne (36,66 % = en volume du contenu 45,5 %). À la fin des Flaviens, elles ont pris la première place en bondissant à 26 % = en volume du contenu 21 %, alors que les amphores de la côte tyrrhénienne sont descendues à 13,3 % = en volume du contenu 19 %. L'éruption du Vésuve et le besoin de remplacer les vignobles détruits n'ont pas été étrangers à cet essor, mais les premiers signes en sont antérieurs. La concurrence la plus visible qu'aient subie les vignobles de la côte tyrrhénienne au I^{er} siècle de n. è. n'est pas celle des provinces ; elle venait de l'intérieur même de l'Italie. Dans ces régions le nombre de villas ne diminue pas au I^{er} et au II^e siècle. En Ombrie, il atteint alors son maximum. Sur le territoire de *Volaterrae* aussi, il augmente à partir du changement d'ère et peu de villas sont ensuite abandonnées. Là, les signes de crise au II^e siècle font entièrement défaut⁴³.
- 33 Il en va tout autrement de la région de *Cosa*. Entre le milieu du I^{er} et la fin du II^e siècle, Andrea Carandini constate des disparitions qui, selon le type de site et les emplacements, vont en gros du tiers à sensiblement plus de la moitié, en particulier pour les villas viticoles⁴⁴. Il serait intéressant de pouvoir disposer d'une chronologie plus fine. Les auteurs des prospections ont dit pour leur part que la contraction vraiment dramatique s'est produite à la fin du II^e siècle⁴⁵.
- 34 Dans les autres régions, le tableau ne paraît pas moins complexe. Sur la côte du Latium méridional, Xavier Lafon n'a pas constaté de véritable déclin⁴⁶. Dans le territoire du Falerne au contraire, 70 % des sites paraissent abandonnés au III^e siècle, du moins selon les chiffres de Paul Arthur, sinon selon ceux de Jean-Pierre Vallat. Là encore, la

chronologie du déclin ne peut être suivie de près, mais Paul Arthur pense qu'une partie des ateliers d'amphores que nous avons vus se créer à l'intérieur des terres à la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. a été abandonnée au tournant des 1^{er}-II^e siècle de n. è. Ceux qui subsistent ont toutefois continué à exporter des amphores jusqu'au III^e siècle. Ce sont des amphores massives, qui constituent un développement des Dr. 2-4 et ont contenu non seulement des vins de Falerne, mais aussi ceux de Minturnes, de la baie de Naples, de Calès, de Sorrente, donc en particulier les grands crus de Campanie. Elles ont été diffusées en nombre assez faible, mais fort loin et dans toutes les directions : ce sont les caractéristiques des vins précieux, qui ne peuvent s'adresser qu'à une élite privilégiée, mais sont économiquement très rentables. En dehors de la Campanie, on en a reconnu au II^e siècle et dans le premier quart du III^e siècle à Rome et à Ostie, mais aussi sur plusieurs sites de Bretagne insulaire, à Neuss, à Augst, à Mâcon, à Lyon, à Saint-Romain-en-Gal, dans l'épave des Embiez près de Toulon, et par les timbres qu'elles portent à Fondi, Tibur, Florence, Tarragone, Carthage, Corinthe et Salamine de Chypre. À Lyon elles sont plus nombreuses que les Dr. 2-4 à la fin du 1^{er} siècle⁴⁷.

- 35 Le tableau des prospections au sol paraît donc contrasté, au niveau local comme au niveau global. La seule région qui offre une bonne cohérence entre le témoignage des amphores de Rome et celui du terrain est l'Ombrie. Andrea Carandini affirme que, entre l'Étrurie et la Calabre, 40 % des villas disparaissent avant la fin du II^e siècle ; Xavier Lafon soutient au contraire que, pour ce qui est des résidences aristocratiques (villas centrales d'Andrea Carandini), « leur nombre total n'est pas en diminution pour la période considérée et des régions entières connaissent encore des créations nombreuses »⁴⁸. Il paraît en tout cas évident que les études de terrain souffrent, pour cette époque, d'imprécision chronologique. Parler, comme on le fait souvent, de « disparition progressive » des villas, de production qui « tend à diminuer » masque une insuffisance de données. Cela suppose la continuité d'une pente régulière sur près de deux siècles, qui n'est pas l'hypothèse historique la plus vraisemblable. L'enjeu en l'occurrence est pourtant de taille, car si l'on retarde jusqu'à la fin du II^e siècle la diminution de la production des amphores et celle du nombre des villas, on rencontre deux éléments nouveaux. Pour les amphores, c'est l'extension indiscutable de l'usage du tonneau, qui était utilisé depuis longtemps sur la côte adriatique pour la transport du vin vers le *limes* danubien⁴⁹, et qui, au moins à partir du début du III^e siècle, dépasse largement cette limite ; pour l'occupation du sol, la peste antonine et le recul démographique qu'elle a dû provoquer au moins en certains endroits. Elio Lo Cascio insiste depuis longtemps là-dessus à juste raison⁵⁰, et précisément dans la dernière période de la villa de Settefinestre, les fouilleurs ont trouvé des logements serviles murés, qu'ils ont mis en relation avec cette épidémie⁵¹. Pour toutes ces raisons, il est difficile de tester aux 1^{er} et II^e siècles de n. è., aussi bien la cohérence entre les comptages des amphores et les prospections au sol que l'hypothèse de la concurrence des provinces. La seule période où cette cohérence se vérifie, au moins partiellement avant le III^e siècle de n. è., est celle qui se situe entre la fin de la République et la fin du règne d'Auguste.
- 36 Si toutefois on voulait par hypothèse défendre la concurrence des provinces aux 1^{er} et II^e siècles de n. è., on le ferait sans nul doute en invoquant les amphores gauloises. Leur nombre suit à Rome une courbe à peu près parallèle à celle des amphores de la vallée du Tibre. Leur pourcentage sur l'ensemble des amphores vinaires augmente entre Néron et les Flaviens de 2,3 % = 3 % en volume de contenu à 10 % = 14,4 % en volume du contenu, et il continue à progresser par la suite⁵². Le pic éphémère et très élevé sous Trajan pose

des problèmes d'interprétation qui rendent difficile l'utilisation de ces chiffres, mais, en oubliant la question des autres conteneurs et celle des effets inégaux dans le changement du mode d'utilisation des esclaves, plaçons-nous un instant dans l'hypothèse d'un système concurrentiel. On constaterait d'abord que le progrès des amphores gauloises se fait aux dépens de celles de Tarraconaise et de Bétique, qui disparaissent de la scène à ce moment-là. Ensuite, que la concurrence en Italie s'est exercée de façon très inégale. Deux mondes paraissent n'avoir communiqué que très partiellement : celui de l'intérieur des terres et de la vallée du Tibre d'un côté, celui des façades maritimes de Méditerranée occidentale de l'autre. Les environs de Rome (qui n'ont pas besoin d'amphores pour transporter leurs produits dans la capitale), la Sabine, l'Étrurie intérieure et l'Ombrie du côté du Tibre ont bénéficié sous l'Empire d'une priorité solide pour ravitailler Rome en vin. La descente du Tibre paraît avoir été plus avantageuse et plus sûre qu'une navigation côtière suivie du trajet Ostie-Rome. Les régions côtières font en revanche partie d'un système moins fermé et plus complexe. Mais, dans l'état actuel des données, la concurrence du vin gaulois aurait porté préjudice à la Campanie du nord, ruiné les vignobles d'Étrurie centrale, et épargné ceux d'Étrurie septentrionale. Enfin, quand la crise italienne passe pour toucher son paroxysme à la fin du II^e siècle, des signes encore plus nets en font reconnaître aussi une en Gaule narbonnaise. Jean-Pierre Brun privilégie, pour l'expliquer, les causes démographiques⁵³. On y verra plus clair le jour où les amphores globalement appelées « tyrrhéniennes » auront été attribuées à des régions précises, et quand on aura fouillé et daté beaucoup plus de villas en Italie. Mais aussi si l'on étend son regard à ce qui se produit dans l'ensemble de la Méditerranée occidentale.

Conclusion

- 37 L'idée de concurrence est un concept simple, familier à tous, aujourd'hui plus que jamais, facile à appliquer à beaucoup de situations. Mais, en français du moins, le terme a une forte connotation agonistique ; il suppose une rivalité. La rivalité économique a existé dans l'Antiquité, et j'ai utilisé cette hypothèse dans le cas de l'huile d'Apulie-Calabre. Il est aussi tentant de dire que la concurrence de la céramique africaine (arrivant comme cargaison complémentaire du blé, de l'huile et du vin, donc à taux de fret presque nul) a fini, vers 150, par avoir raison de la production de sigillée italique après plus d'un demi-siècle de coexistence. Mais l'invoquer chaque fois que l'archéologie met en lumière le remplacement d'un produit par un autre est simpliste et souvent ne résiste pas à un examen approfondi. Quand le nombre des amphores italiennes s'effondre en Gaule, on y voit arriver, en beaucoup plus petite quantité, des amphores de Tarraconaise. Mais cela se fait avec un léger décalage chronologique, bien confirmé par les recherches récentes. Pour les régions du sud-ouest par exemple, Frédéric Berthault, qui en est spécialiste, précise bien, qu'« il ne s'agit pas de la conquête d'un marché par le vin espagnol au détriment du vin italien. Il s'agit de l'abandon pur et simple du marché de la Gaule du sud-ouest par les *negotiatores* romains qui laissent ainsi un vide qui ne sera que peu à peu comblé par le vin léétanien »⁵⁴. Archer Martin, après avoir étudié la céramique arétine de Rome et d'Ostie, a confirmé ce que disait Christian Goudineau dès 1980 : les fabriques italiennes et leurs succursales lyonnaises ont fermé leurs portes avant même que la concurrence des ateliers rutènes eût constitué un réel péril ; ceux-ci « ont conquis le marché des Gaules, des Germanies (et plus tard d'Espagne et d'Italie) non pas au terme d'une lutte farouche, mais en raison même de sa disponibilité »⁵⁵. Javier Nieto, travaillant

sur la diffusion de la céramique de La Graufesenque, constate qu'elle commence à chuter brutalement sous Vespasien et que la sigillée africaine n'apparaît en quantité significative que plus tard. Par conséquent « il n'y pas eu de compétition pour la conquête du marché, mais la sigillée africaine s'est limitée à couvrir l'espace abandonné par la sigillée sud-gauloise »⁵⁶. Faites indépendamment les unes des autres, ces trois observations illustrent des situations au moins aussi représentatives que les situations de concurrence.

- 38 La concurrence se développe dans le cadre d'une économie de l'offre, et l'économie de l'offre est le point de vue qu'adoptent le plus volontiers les historiens de l'Antiquité, sans trop se préoccuper des difficultés de transport, qui créent de grandes disparités entre les régions, ni des problèmes de moyens d'information ou d'organisation concrète du commerce. Le modèle de Keith Hopkins par exemple explique que les provinces où l'État dépense peu (celles où il n'y a pas de troupes) ne peuvent payer leurs impôts qu'en recueillant un surplus par la vente de leurs produits à l'extérieur, ce qui les contraint à un commerce d'exportation vers le centre de l'Empire, surtout Rome, qui est l'autre zone où l'État dépense. Voilà l'explication de la « concurrence des provinces ». À ce niveau d'abstraction, le modèle est parfaitement satisfaisant. Mais il reste à comprendre comment les producteurs de ces provinces ont pu faire pour trouver des marchés pour leurs produits et en organiser la vente et le cheminement à travers des routes fort diverses, longues et quelquefois difficiles. Quand se crée un vide, quand des besoins ne sont visiblement pas satisfaits, les marchands l'aperçoivent et organisent le transport. C'est tout autre chose que de décider d'aller mener une guerre commerciale contre une production bien établie. La plus grande prudence s'impose avant d'utiliser ce genre d'hypothèse.

NOTES

1. Domenico Vera, « L'Italia agraria nell'età imperiale: fra crisi e trasformazione », in *L'Italie d'Auguste à Dioclétien*, Rome, École française de Rome, 1994, p. 238-248 : « un fantasma innominato, eppure incombente, si aggira fra i lavori di questo colloquio ».
2. Michaël Rostovtzeff, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, 2^e édition, Clarendon Press, Oxford, 1957.
3. *Ibid.*, p. 194.
4. Elio Lo Cascio, « Forme dell'economia imperiale » in Arnaldo Momigliano, Aldo Schiavone (éds), *Storia di Roma*, II, Einaudi, Turin, 1991, p. 313-365 ; Domenico Vera, « Dalla villa perfecta alla villa di Palladio : sulle trasformazioni del sistema agrario in Italia fra principato e dominato », *Athenaeum*, 83, 1995, p 189-211 et 331-356 ; Andrea Giardina, « L'Italia, il modo di produzione schiavistico e i tempi di una crisi », in *id.*, *L'Italia Romana, storie di una identità incompiuta*, Laterza, Bari, 1997, p. 233-264.
5. Andrea Carandini, « La villa romana e la piantagione schiavistica », in Arnaldo Momigliano, Aldo Schiavone (éds), *Storia di Roma*, IV, Einaudi, Turin, 1989, p 101-200 part. p.117: « l'aurea età degli Antonini è stata per l'Italia il momento della rovina ».
6. On notera que Rostovtzeff ne parle de *crisis* qu'en relation avec l'édit de Domitien prétendant limiter l'extension des vignes, et qu'ailleurs il utilise *decay* ou *economic decline*.

7. Michaël Rostovzeff, *op. cit.*, p. 94, 173, 575 (note 13).
8. *Ibid.*, p.194-195.
9. *Ibid.*, p. 163.
10. *Ibid.*, p. 202-203.
11. Voir entre autres Mario Pagano, « L'area vesuviana dopo l'eruzione del 79 d.C. », *Rivista di Studi Pompeiani*, 7, 1995-6, p. 35-44 ; G. Soricelli, « La regione del Vesuvio dopo l'eruzione », *Athenaeum*, 85, 1997, p.139-154 ; John D'Arms, « Puteoli in the second century of the Roman Empire : a social and economic study », *JRS*, 64, 1974, p. 104-124 ; Andrea Giardina, art. cit. *supra* note 4, p. 240 et p. 259 (note 19).
12. Joseph Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, Picard, Paris, 1904, p. 116.
13. Donald Atkinson, « A Hoard of Samian Ware from Pompeii », *JRS*, 4, 1914, p. 27-64.
14. Giuseppe Pucci, « Le terre sigillate italiche, galliche e orientali », in *L'instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei nella prima età imperiale*, L'Erma di Bretschneider, Rome, 1977, p. 9-21 ; *id.*, « Terra sigillata italica », in *Atlante delle forme ceramiche*, supplément à l'*Enciclopedia dell'arte antica*, Rome, 1986, p. 359-406.
15. Archer Martin, « Ceramica fine a Roma e Ostia tra la seconda metà del I e il II secolo », *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, 31-32, 1992, p. 91-97 ; Giorgio Rizzo, « Samia etiamnunc in esculentis laudantur » (PL., N.H., XXXV 160-161). I vasi « aretini » a Roma », *MEFRA*, 110, 1998, 2, p. 799-848.
16. Jean-Paul Morel, « La ceramica e il vetro », in Fausto Zevi (éd.), *Pompei 79*, Gaetano Macchiaroli, Naples, 1979, p. 241-264.
17. Andrea Carandini, « Sviluppo e crisi delle manifatture rurali e urbane », in *Società romana e produzione schiavistica*, Laterza, Bari, 1981, II, p. 249-260, part. p. 252.
18. Andrea Carandini, art. cit. *supra* note 5 : « Crisi del vino e crisi delle ville che non sono affatto la stessa cosa » (p. 117 note 29). Les arguments tirés de l'archéologie du sol et de celle des amphores sont cependant mêlés, p. 115 et p. 116. De fait, on voit mal comment une crise de la viticulture aurait pu ne pas affecter les domaines viticoles ; une reconversion vers l'élevage de porcs, comme à Settefinestre, n'a pu se faire que sous les contraintes les plus fortes. La même difficulté de chronologie est encore sensible dans l'article de Domenico Vera, cité *supra* note 4, p. 196. Voir Andrea Giardina, art. cit. *supra* note 4, p. 239-240.
19. Tout cela est connu depuis longtemps ; voir par exemple les réflexions de Clementina Panella, « Le anfore di Cartagine : nuovi elementi per la ricostruzione dei flussi commerciali del Mediterraneo in età imperiale romana », *Opus*, II 1983, p.53-73 ; Martin Millet, « Rural integration in the Roman world », in Mark Wood, Francisco Queiroga (éds), *Current research on the romanization of the western provinces*, BAR International Series S575, Oxford, 1992, p. 1-8.
20. Matthieu Poux, *L'âge du vin*, éditions Monique Mergoil, Montagnac, 2004, p. 393.
21. *Ibid.*, p. 196-199 ; Armand Desbat, « L'arrêt des importations de Dr. 1 en Gaule », *SFECAG, Actes du congrès d'Istres*, 1998, p. 31-36.
22. La situation est différente dans l'axe Aude-Garonne, où les amphores campaniennes semblent avoir toujours été les plus nombreuses.
23. Fabienne Olmer, « L'évolution du commerce des amphores », in Katherine Gruel, Daniele Vitali (éds), « L'oppidum de Bibracte. Un bilan de onze années de recherches (1984-1995) », *Gallia*, 55, 1998, p. 78-84 ; Fabienne Olmer, Guillaume Maza, « Le marché gaulois » in Jean-Pierre Brun, Matthieu Poux, André Tchernia, (éds), *Le vin, nectar des Dieux, génie des hommes*, Infolio, Gollion, 2004, p.141-157 ; pour les Arvernes, communication personnelle de Matthew Loughton ; je le remercie de m'avoir autorisé à la citer avant la publication de son ouvrage *The Arveni and the Roman Wine*, à paraître.
24. Andrea Carandini (ed.), *Settefinestre, una villa schiavistica nell'Etruria romana*, 3 vol., Panini, Modène, 1985.

25. *Ibid.*, t. I, p. 101 ; t. II, p. 9 ; Ida Attolini *et al.*, « Political Geography and Productive Geography between the Valleys of Albegna and the Fiora in Northern Etruria », in Graeme Barker, John Lloyd (éds), *Roman Landscapes*, British School at Rome, Londres, 1991, p.142-152, part.p. 149.
26. Marisa de' Spagnolis, « Ville rustiche e trasformazione agraria nel Lazio meridionale », *Lunario romano XII*, 1983, p. 353-364.
27. Maria Grazia Celuzza, Edina Regoli « La Valle d'Oro nel territorio di Cosa », *Dialoghi di Archeologia*, 4, n s. 1, 1982, p. 31-62 ; « La piccola proprietà non sembra risollevarsi affatto dalla crisi tardo-repubblicana » (p. 60).
28. Jean-Pierre Vallat, « Survey, archaeology and rural history - a difficult but productive relationship », in Graeme Barker, John Lloyd (eds), *Roman Landscapes*, British School at Rome, Londres, 1991, p. 10-17, part. p. 14.
29. Paul Arthur, « Produzione ceramica e Agro Falerno » in Giuseppe Guadagno (éd), *Storia, economia ed architettura nell'Ager Falernus*, Archeoclub d'Italia, Minturnes, 1987, p. 59-68 ; *id.*, *Romans in Northern Campania*, British School at Rome, Londres, 1991, p. 75 et 85.
30. Paul Arthur, *op. cit.*, p. 73 et 87. La vision de Jean-Pierre Vallat (in Gérard Chouquer *et al.*, *Structures agraires en Italie méridionale*, Rome, École française de Rome, 1987, p. 361), est fort différente de celle de Paul Arthur ; il insiste au contraire sur la continuité des villas jusqu'à l'empire tardif.
31. Daniele Manacorda, « Sulla proprietà della terra nella Calabria romana tra Repubblica e Impero » in *Du latifundium au latifondo*, publications du centre Pierre Paris, Paris, 1995, p. 143-189 (avec bibliographie antérieure).
32. Gisela Thierrin-Michael *et al.* « Les amphores de l'ager Pisanus et Volaterranus : production et distribution vers le nord à la lumière des analyses », SFEACG, Actes du congrès de Vallauris, 2004, p. 237-244.
33. Marinella Pasquinucci, Simonetta Menchelli, « The landscapes and economy of the territories of Pisae and Volaterrae (coastal North Etruria) », *Journal of Roman Archaeology*, 12, 1999, p. 123-141 ; *ead.*, « Insediamenti e strutture rurali negli agri Pisanus e Volaterranus », *Journal of Ancient Topography / Rivista di Topografia Antica*, XII, 2002, p. 137-152.
34. On ne peut que souscrire au plaidoyer de Neville Morley, *Metropolis and hinterland*, Cambridge University Press, 1996, p. 10-11. Aussi Domenico Vera, art. cit. *supra* note 4, p. 197 (note 35).
35. Clementina Panella, « La distribuzione e i mercati », in Andrea Giardina, Aldo Schiavone (éds), *Società romana e produzione schiavistica*, Laterza, Bari, 1981, II, p. 54-80, part., p. 68-69.
36. Clementina Panella, « Le anfore italiche del II secolo d.C. » in *Amphores romaines et histoire économique : dix ans de recherches*, Rome, École française de Rome, 1989, p.139-178 ; *ead.*, « Mercato di Roma e anfore galliche nella prima età imperiale » in Fanette Laubenheimer (éd), *Les amphores en Gaule, production et circulation*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 474, 1992, p. 185-206 ; Clementina Panella, André Tchernia, « Produits agricoles transportés en amphores : l'huile et surtout le vin », in *L'Italie d'Auguste à Dioclétien*, Rome, École française de Rome, 1994, p.145-165.
37. Voir en particulier Carlo Pavolini, « Mercato ostiense e mercato romano : alcuni contesti ceramici a confronto », in Anna Gallina Zevi, Amanda Claridge (éds), *Roman Ostia revisited*, British School at Rome, Londres, 1996, p. 223-242.
38. Giorgio Rizzo, art. cit. *supra* note 15 ; Gloria Olcese, « Terra sigillata italica a Roma e in area romana : produzione, circolazione e analisi de laboratorio », *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, 38, 2003, p. 11-26.
39. Giorgio Rizzo, *Instrumenta Urbis I, ceramiche fini da mensa, lucerne ed anfore a Roma nei primi due secoli dell'impero*, Rome, École française de Rome, 2003.
40. Voir l'exemple de la villa de Scafati in Marisa de' Spagnolis, *La villa N. Popidi Narcissi Maioris in Scafati, suburbio orientale di Pompei*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2002, p. 150-151.
41. Art.cit. *supra* note 4, p. 244.

42. Elles ont aussi été produites près des côtes de l'Étrurie septentrionale : Marinella Pasquinucci, Simonetta Menchelli, « Insedimenti e strutture rurali negli agri Pisanus e Volaterranus », *Journal of Ancient Topography / Rivista di Topografia Antica*, XII, 2002, p. 137-152.
43. Marinella Pasquinucci, Simonetta Menchelli, art. cit., *supra* note 42, « Les villas de l'Italie impériale », in *L'Italie d'Auguste à Dioclétien*, Rome, École française de Rome, 1994., p. 219-226, part. p. 220.
44. Andrea Carandini, « I paesaggi agrari dell'Italia romana visti a partire dall'Etruria », in *ibid.*, p. 167-174, part. p. 170-171.
45. Ida Attolini *et al.*, art. cit., *supra* note 25 : « The really dramatic contraction occurs at the end of the Second Century AD, and it is then that the villas most closely associated with intensive wine production tend to be abandoned ».
46. Xavier Lafon, *Villa maritima*, Rome, École française de Rome, 2001, p. 259-261.
47. Paul Arthur, David Williams, « Campanian wine, Roman Britain and the third century A.D. », *JRA*, 5, 1992, p. 250-260 ; Armand Desbat, Hugues Savay-Guerraz, « Note sur la découverte d'amphores Dr. 2-4 italiques, tardives, à Saint-Romain-en-Gal (Rhône) », *Gallia*, 47, 1990, p. 205-213.
48. Andrea Carandini, art. cit. *supra* note 5 ; Xavier Lafon, résumé de l'article cité *supra* note 43.
49. Clementina Panella, André Tchernia, art. cit. *supra* note 36, p. 159 ; Claudio Zaccaria, « Il ruolo di Aquileia e dell'Istria nel processo di romanizzazione della Pannonia », in Gabor Hajnoczi (ed.), *La Pannonia e l'impero romano*, Electa, Milan, 1995, p. 51-70 (58).
50. Voir en particulier Elio Lo Cascio, « Fra equilibrio e crisi, » in Arnaldo Momigliano, Aldo Schiavone (eds), *Storia di Roma*, IV, Einaudi, Turin, 1991, p.701-731 (707-716). Le débat s'est poursuivi et enrichi depuis, mais même les auteurs qui expriment des doutes sur les bases d'évaluation ne refusent pas l'importance de cette épidémie : voir en dernier lieu Christer Bruun, « The Antonine Plague in Rome and Ostia », *JRA*, 16, 2003, p. 426-434, avec bibliographie.
51. Andrea Carandini, *in id.* (éd), cité *supra* note 24, t. I, p. 183-184.
52. 32,8 % en volume sous Trajan ; 18,8 % sous Antonin.
53. Jean-Pierre Brun, *Archéologie du vin et de l'huile en Gaule romaine*, Errance, Paris, 2005, p. 71-74.
54. Frédéric Berthault, « Vin et vignoble dans le sud-ouest de la Gaule », in *El vi a l'antiguitat, II col·loqui internacional d'arqueologia romana*, Musée de Badalona, 1998, p. 450-460, part. p. 451 ; Matthieu Poux, *op. cit.*, *supra* note 20, p. 199.
55. Christian Goudineau, « La céramique arétine », in *Céramique hellénistique et romaine, -Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 242, 1980, p. 123-133, part. p. 128 ; Archer Martin, art. cit. *supra* note 15.
56. Javier Nieto, « De la Dragendorff 29 a la Hayes 8 : consideraciones sobre el comercio marítimo en los siglos I y II d.C. », *Cypsela*, X, 1993, p.77-85, part. p. 82.

AUTEUR

ANDRÉ TCHERNIA

EHESS/MMSH/Centre Camille Jullian